

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul THURLER

Lettre à Paul Monnier, peintre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 286-287

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LETTRE A PAUL MONNIER

PEINTRE

Mon cher,

On me demande « d'urgence » d'écrire quelques lignes sur ta peinture. Je sais trop avec quel dédain tu accueilles la littérature dite artistique ; et puis, il y a cette longue séparation, aussi tu ne m'en voudras pas de dire au fil de la plume ce que me dicte un passé merveilleux.

C'est dans la classe de Fernand Bovy, que nous estimons tant, que je te vis pour la première fois, aux Beaux-Arts de Genève.

Parce que j'aimais ces mexicains hauts de couleur que tu peignais comme ceux que l'on voit sur les caissons de cigares, nous fûmes vite bons amis et le même soir nous allions voir ensemble Rimert au petit casino. Puis ce fut la lente initiation à la beauté des bars, le mouvement des films américains, et ce que tu appelais si délicieusement le côté machine des choses, des choses aussi que Dieu a faites si belles, ce goût naturel, barbare de la couleur crue et de la forme accusée, modelée, lourde de « pesanteur statique », et aussi cette haine instinctive du pittoresque, du faux vieux et tous les poncifs de la peinture.

Aussi avec quel flair tu dénichais le rappel à l'ordre de Cocteau et de nouveau cette longue main nerveuse qui couvrait la page de « fabriano » d'une couleur dense et de lignes inflexibles.

Ce retour d'un voyage à Paris avec cette fureur de travail qui dura deux semaines et sur les murs de l'atelier les apparitions de ces grosses mains pleines de doigts sur des robinets de cuivre. Tout cela était encore d'un réalisme indiscutable. Courbet et Daumier pesaient fort dans la balance. Si alors ton enthousiasme agressif m'effrayait, ton amour du peuple, des petites gens de bonne et de mauvaise vie, tempérait cette épouvante.

Cette rage contre l'inachevé, le vague, et ce désir d'un absolu pictural devaient te conduire aux frontières du

cubisme. Un Juan Gris et un Picasso sont épinglés un jour sur la porte de l'atelier, mais l'ombre fidèle du Greco t'empêcha de tomber dans les fils de fer de l'abstraction. Ce dépouillement et ces mues devaient aboutir à une crise. Ton métier s'affermissait et ta main trop heureuse risquait de trahir le néant de la jeunesse. Le surréalisme n'était pas né et ta foi te protégeait d'une évasion trop facile.

Et voici que tu t'évades de la peinture comme d'une prostituée. Tu ne pouvais plus continuer. C'eût été mal. Comment ne pas songer à Rimbaud ? « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère ». Ce sont alors ces voyages chez Dieu et chez les « hommes », puis je ne te revis plus pendant quatre ans.

Ce n'est que beaucoup plus tard que je découvre de toi, chez des amis, dans une chambre nue, cette sanglante descente de croix, témoignage d'un bond en avant. Le métier n'avait rien perdu et l'émotion avait gagné. Voici que tu nous livrais quelque chose de ton âme. La douceur de la terrible Colombe t'avait touché. Et aujourd'hui, dans la peinture de l'église d'Avusy, je retrouve toutes tes œuvres antérieures, unifiées.

Des moyens agrandis et cette lente victoire sur une matière rebelle dans le sens de ton tempérament. C'est déjà plus qu'une promesse. Le tragique de tes personnages vient du tragique de ton âme. Te voici écartelé entre les sollicitations de cette « Rose d'un rouge si fort qu'elle tache l'âme comme du vin » et « ce besoin d'être parfaitement clair dans le soleil de Dieu comme une goutte translucide ». Ce tragique est le tragique chrétien. Tu sais aussi que la peinture religieuse doit être une peinture d'harmonie et que l'harmonie ne se réalise que chez le saint, donc que l'artiste doit être d'une certaine manière un saint s'il veut réaliser une œuvre vraiment chrétienne. Je crois que c'est du Maritain, mais ce dont je ne doute pas, c'est que je deviens pédant.

Quand viendras-tu faire ici de ces beaux anges, habitants d'un monde de mystère et d'aventure, et le visage de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans une neige de pétales de roses ?

*Ton ami,
 Paul THURLER*